

AMÉLIE MALIBERT  
OU L'ODEUR DES TROËNES

**Du même auteur**

*La Saga des Patureau-Froment*  
*Une famille à travers le XVIII<sup>e</sup> siècle,*  
2017, Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact:  
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents –  
ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou  
[www.editions-persée.fr](http://www.editions-persée.fr)

Annick Grenier

Amélie Malibert  
ou l'odeur des troènes

*Illustrations Henriette Grenier*

*Et autres nouvelles*

Éditions Persée



MADemoiselle AMÉLIE,  
VOUS RESSEMBLEZ AU  
PRINTEMPS . ”

## AMÉLIE MALIBERT

Amélie Malibert était née deux ans avant le siècle. Sa mère tenait un petit commerce de mercerie à L..., bourgade du Sancerrois, pendant que son père s'occupait des vignes, le long des coteaux. Ils étaient calmes et travailleurs et vivaient sans désir. Le père partit en 1914 et les vignes furent laissées à l'abandon. Il n'y avait plus d'hommes pour s'occuper de ces choses-là. Ils étaient tous partis se battre. Amélie devenait de plus en plus jolie, mais qui y avait-il pour l'admirer ?

Au printemps de 1918, le Service de Santé envoya à L... un contingent de blessés et de convalescents. L'hôpital fut vite plein. Ceux qui ne nécessitaient pas de soins spéciaux furent logés dans les auberges. C'est ainsi que Charles Grandet s'installa à l'Hôtel du

Chasseur, en face de la mercerie Malibert. Il avait eu la hanche fracassée en 1917, la blessure s'était infectée et il était resté plusieurs mois à l'hôpital entre la vie et la mort. Maintenant, hors de danger, il se sentait heureux de finir sa convalescence à la campagne dans ce gros bourg du Sancerrois. Dès le premier jour, il remarqua Amélie ; elle, elle avait déjà l'esprit plein de lui avant même de le connaître. Pendant tout le mois d'avril, ils se regardèrent d'un côté à l'autre de la rue. Il pleuvait. Ils n'étaient séparés que par un rideau de pluie. Le mois de mai fut splendide. Charles Grandet, traînant la jambe, appuyé sur sa canne, se mit à faire des promenades, à découvrir la petite ville et ses alentours. Quand elle le voyait sortir, Amélie, sous un prétexte quelconque, sortait à son tour, enfilant la rue dans le sens opposé et, forcément, tôt ou tard, croisait Charles Grandet. Ils se saluaient, leurs regards se fondaient un instant, tandis que les joues roses d'Amélie devenaient écarlates, puis ils continuaient leur chemin. Enfin, une occasion leur fut donnée de se connaître officiellement. Charles Grandet osa lui dire : « Mademoiselle Amélie, j'aimerais tellement vous revoir. »

Les jours suivants, ils se retrouvèrent – est-ce le hasard qui guidait leurs pas, ou bien une sorte de réseau mystérieux qui les entraînait l'un vers l'autre – dans le jardin abandonné d'une vieille maison un peu en dehors

de la ville. Plus personne n'habitait là, la propriété était à l'abandon et le jardin était redevenu sauvage. Une haie de troènes le bordait jadis, mais depuis de nombreuses saisons, aucun jardinier n'avait taillé ses branches. Il y avait là un vieux banc de pierre. Ils s'assirent et parlèrent, chacun racontant à l'autre sa vie passée, ses goûts, ses espoirs. Ils en vinrent à bâtir ensemble ce qu'ils aimeraient que devienne leur vie, une fois cette horrible guerre terminée. Ils se regardaient longuement, et ils s'aperçurent qu'ils s'aimaient. C'était une sorte de rêve. Toute la vie d'Amélie Malibert était concentrée dans les heures qu'elle passait là, avec ce grand jeune homme blond rescapé du massacre. Le reste du temps, ses parents, la mercerie, les amies qu'elle continuait à voir, les gens qu'elle rencontrait, avaient perdu toute consistance. Elle ne se retrouvait elle-même qu'en entrant dans le jardin abandonné où souvent Charles était déjà là à l'attendre, assis sur le banc de pierre. Le soleil était chaud, les troènes embaumaient. Elle se sentait belle, jeune, fraîche, porteuse de joie et d'espérance. Un jour, Charles lui dit : « Mademoiselle Amélie, vous ressemblez au printemps. »

Combien de temps dura ce paradis ? Elle n'avait plus conscience de la fuite des jours. Mais un matin, Charles lui dit qu'il devait repartir, son temps de convalescence étant terminé. Amélie sentit la vie se retirer d'elle. Mais

il lui prit les mains, couvrit de baisers son visage et lui promit qu'il reviendrait, qu'elle ne sortirait jamais de son souvenir et que dès qu'il serait libre, il reviendrait l'épouser. « Mademoiselle Amélie, m'attendrez-vous ? » Elle s'était jetée dans ses bras, et ils avaient été longtemps avant de se déprendre l'un de l'autre.

Une fois le jeune homme reparti au front, Amélie Malibert se sentit comme veuve. Elle commença d'attendre.

\*\*\*

La guerre prit fin. La ville retrouva certains de ses hommes, marqués terriblement par ce qu'ils avaient vu là-bas. Certains ne revinrent pas, comme le père Malibert. Amélie attendait. Elle attendait Charles, son grand corps rendu un peu gauche par sa blessure, sa voix, son regard, son sourire sous la moustache blonde. Elle attendait des nouvelles, une lettre, quelque chose. Mais rien ne venait. C'est en vain qu'elle guettait le facteur, qu'elle sursautait quand une silhouette, une ombre avait quelque ressemblance avec ce qu'elle avait perdu. Sa mère était au courant de ses fiançailles secrètes. En plus de son propre chagrin, elle partageait



la désolation de sa fille. Des années passèrent. La vie avait repris son rythme. La mercerie Malibert continuait tant bien que mal. Amélie était très belle malgré son air un peu absent, et plusieurs fois on la demanda en mariage. Mais jamais elle ne voulut. « Et si Charles Grandet revenait et me trouvait mariée à un autre ? Je ne veux pas, maman. Je dois attendre. »

Les années continuèrent à passer, monotones. De toutes façons, le temps avait beau passer pour les autres, compter pour les autres, pour ceux qui vivaient, qui naissaient, grandissaient, pour ceux qui aimaient, se mariaient, le temps ne coulait pas pour Amélie Malibert. Il s'était fixé une fois pour toutes dans le jardin abandonné, dans l'ombre chaude et parfumée des grands troènes.

Amélie attendait Charles depuis dix-huit ans. Sa mère ne cessait de lui répéter que c'était de la folie, qu'il était mort, tué dans les derniers combats, ou qu'il l'avait oubliée, qu'il avait fait sa vie ailleurs, et qu'elle gâchait la sienne sottement. La vieille madame Malibert devenait de plus en plus impotente, la vie était de plus en plus chère, la petite mercerie avait de plus en plus de mal à faire vivre les deux femmes. Alors, Amélie Malibert se résolut à tracer un grand trait sur ce qui avait été le but de toute son existence. Elle cessa d'attendre et accepta d'épouser le droguiste de la Grand' Place

qui venait de perdre sa femme. Il s'appelait Lucien Gil, et c'était un brave homme, doux et calme, avec lequel Amélie se dit qu'elle ne serait pas malheureuse. « Et puis, » remarqua sa mère toujours pratique, « tu pourras te servir du trousseau que tu as brodé, c'est la même initiale. »

\*\*\*

Amélie devint donc madame Gil. Elle abandonna les cotons et le fil pour la peinture et l'eau de Cologne. Elle ne fut pas malheureuse avec Lucien Gil et, avant la guerre suivante, eut le temps d'avoir une petite fille. Ce fut sa seconde époque de bonheur. Non pas un bonheur comparable à ce qu'elle avait éprouvé à dix-neuf ans dans le jardin abandonné, mais une plénitude de joie très douce, l'impression de vivre à nouveau. En 1940, Lucien Gil partit et fut tué dans les premiers. Il mourut quelques jours avant la vieille madame Malibert. « Je n'ai pas de chance avec les guerres » dit Amélie. Heureusement, il lui restait sa petite fille.

Elle ne vécut que pour l'enfant, la gâtant sans mesure, excusant tous ses caprices. La petite Colette était fraîche et jolie, et Amélie l'aimait d'une passion

farouche, comme si elle avait peur que ce bonheur-là lui glissât aussi entre les mains. Colette se maria jeune, heureuse d'échapper à l'étouffante tendresse de sa mère. Elle épousa un gendarme d'origine corse qui repartit avec elle vivre du côté d'Ajaccio. C'était trop loin pour Amélie, elle n'avait jamais quitté L... Le seul déménagement qu'elle ait connu, cela avait été de quitter la mercerie Malibert en face de l'Hôtel du Chasseur, pour s'installer à la droguerie Gil, sur la Grand' Place. La Corse, c'était au bout du monde. Elle resta seule. Elle s'aperçut alors qu'elle était vieille. Elle continua encore quelques années son commerce de droguerie, puis, vers soixante-cinq ans, vendit son fonds et se retira des affaires. Elle eut une chatte, afin d'avoir quelqu'un à qui parler. Elle n'avait jamais été très liante, n'échangeait guère que des « bonjour-bonsoir » avec ses voisins et ses anciens clients. Elle était heureuse pourtant de montrer, quand il lui arrivait d'avoir de la visite, la photo de ses deux petits-fils. Colette écrivait de temps en temps, pour Noël, pour sa fête... Que les journées étaient longues à la vieille madame Gil, entre sa chatte et ses souvenirs ! Un jour de février particulièrement froid, elle eut un malaise dans la rue et tomba inanimée sur le trottoir. Elle fut emmenée à l'hôpital et la dame du dessus recueillit sa chatte. Elle resta plusieurs semaines dans une espèce d'inconscience. Elle se rendait vaguement compte qu'on l'examinait, que chaque soir, quelqu'un

lui faisait une piqûre, mais elle n'avait pas le courage de dire une parole, ni même de soulever les paupières. Une phrase trottait dans sa tête « Je suis au bout du rouleau, du rouleau... », et elle voyait les grands rouleaux d'extrafort qu'elle dévidait jadis pour mesurer, le long de la règle de bois, le métrage demandé par la cliente, l'extrafort, ou les rubans, ou l'élastique. Elle gisait là, passive, dans son maigre lit d'hôpital. Tous les matins, l'infirmière entrait : « Bonjour madame Gil, comment allez-vous ce matin ? » et sans attendre la réponse qui ne venait jamais, elle ouvrait les volets. L'hôpital était neuf et confortable, la chambre de madame Gil était au rez-de-chaussée et une haie de troènes montait jusqu'à sa fenêtre. « Bonjour madame Gil, comment allez-vous ce matin ? » et avant de repartir « Il fait un soleil radieux, je vais vous laisser la fenêtre ouverte. »

\*\*\*

C'était le mois de mai ; la haie de troènes était tout en fleurs. Son parfum emplissait la chambre. Pour madame Gil, ce fut comme un coup au cœur. Elle ouvrit les yeux, se redressa. Elle faillit crier : Il était là, debout devant la fenêtre ouverte, blond et jeune dans sa capote bleu horizon, très pâle. Il la regardait de ses yeux si tendres. Sans

bouger de la fenêtre, il lui dit très bas : « Mademoiselle Amélie, vous ressemblez au printemps. » Alors, très bas aussi, elle murmura :

« Oh, Charles, mon cher Charles, venez, approchez, je suis malade, je n'ai pas la force d'aller vers vous... Mon cher Charles, vous voilà enfin. Je vous ai attendu si longtemps, je n'ai pas cessé de vous attendre ; ma mère veut que j'en épouse un autre, mais c'est vous seul que j'aime. Oh, pourquoi avez-vous mis si longtemps ?

— Je suis encore tombé. Vous savez, c'était la guerre, sinon je serais revenu bien plus tôt, ma chérie. C'est à vous que je pensais quand ce maudit obus a éclaté tout près de moi. Je pensais à vous, à votre sourire et à vos boucles blondes...

— Venez, je vous en prie, approchez-vous que je vous touche...

— Pas encore, je n'en ai pas le droit, mais bientôt... On vient, je vous laisse, je reviendrai. » La porte s'ouvrait déjà. Charles avait disparu. Amélie Malibert se demanda comment il avait pu si vite sauter par la fenêtre malgré sa nouvelle blessure... L'infirmière entra. Elle ne put réprimer un cri de surprise en voyant « la pauvre vieille madame Gil » assise dans son lit, l'œil vif, toute rose, et courut chercher le docteur. Toutes ces allées et venues dans sa chambre mécontentaient beaucoup Amélie. Quand donc aurait-elle un peu de calme pour revoir Charles Grandet !

Enfin, on la laissa seule. L'air brassé par les passages s'immobilisa enfin et la porte ouverte retrouva son immobilité. L'odeur des troènes emplît de nouveau la petite pièce, et Charles Grandet fut à nouveau près d'elle. Il se tenait près du lit, toujours souriant et calme, avec dans les yeux la même violente douceur qu'autrefois. Ils restèrent là à se sourire, comme autrefois, et à se parler doucement. Et comme autrefois, ils en vinrent à faire des projets d'avenir.

« Quand la guerre sera finie, Charles, où nous installerons-nous ? Je n'ai pas envie de rester là. J'ai envie d'aller ailleurs, mais pas trop loin, à cause de maman. »

Charles souriait.

« Vous verrez, Amélie, ce sera merveilleux. La guerre est finie et on a bien mérité d'être enfin heureux ensemble. Je viendrai vous chercher ce soir. Faites-vous belle.

— Vous repartez déjà ? Oh, Charles, ne voulez-vous pas m'embrasser ?

— Ce soir, ma petite Amélie, ce soir nous ne nous quitterons plus, je vous le promets. M'attendrez-vous jusqu'à ce soir ? »

Amélie se mit à rire. Cela lui semblait incroyablement comique, à elle qui avait tant attendu, qu'on puisse la soupçonner de ne pas pouvoir attendre quelques heures. Elle ne pouvait s'arrêter de rire, et n'arrivait pas à comprendre pourquoi l'infirmière accourue avait l'air

si inquiète soudain. Il y avait pourtant de quoi s'étrangler de rire ! Ne pas avoir le courage d'attendre, elle, Amélie Malibert ! Une autre infirmière arrive, et le docteur. Qui est cette madame Gil dont ils parlent ? Il se passe vraiment des choses étranges ici. Elle a peur tout à coup, se débat. Mais il est là, le voici enfin devant elle. « Charles ! » Il écarte les infirmières, le médecin, il est tout près d'elle :

« Charles enfin !

— Je viens te chercher, Amélie, petite fiancée aux boucles blondes, petite fille douce comme le printemps.

— Enfin ! Oh, Charles, je vous ai tellement attendu... »

Quel miracle, elle est toute légère, elle se lève, elle s'éloigne du lit autour duquel s'affairent des étrangers habillés de blanc. Charles lui donne la main. Tous les deux, ils passent par la fenêtre, sautent par-dessus la haie de troènes et, les yeux dans les yeux, du même pas aérien, ils partent dans le soir qui tombe.